

l'Edition Musicale Vivante

Sommaire



POUR LES DISQUES DE BRUIT, par **Pierre SCIZE** ■ LANGAGE DES FLEURS, LANGAGE DES DISQUES, par **Jacques NELS** ■ CONTE DE NOEL, par **Victor MARNY** ■ UNE SÉANCE DE PHONOGRAPHE A L'HOTEL DE RAMBOUILLET, par **A. MACHABEY** ■ UN PEU D'ACOUSTIQUE : LE PHONOGRAPHE, REPRODUCTION ÉLECTRIQUE, par **Ph. Le CORBEILLER** ■ CRITIQUE DES DISQUES par **Emile VUILLERMOZ** ■ LES DISQUES DE CHANT, par **Maurice BEX** ■ LES DISQUES DE VIOLON, par **Marc PINCHERLE** ■
Nos ÉCHOS.



Pour les disques de bruit

par Pierre Scize

Dépuis que je me passionne pour le phono je réclame, aux maisons éditrices, des disques de bruits, j'entends par là des pages sonores comparables à ce disque où les ingénieurs de *Columbia* avaient capté les rumeurs, les cris, les chants, les fanfares d'un grand match de foot-ball joué sur les prairies de Fulham. Ce morceau extrêmement réussi, brillant, sonore à souhait, apportait jusqu'en nos maisons l'atmosphère d'un beau jour, les libres jeux du vent qui menaient en rafales les clameurs et les refrains des « supporters » jusqu'au microphone.

On exauça en partie ce souhait. Pour un film de Marcel L'Herbier, on capta les bruits de la Bourse de Paris. Disque curieux mais monotone à la longue, car son objet n'était pas de décrire la Bourse à l'auditeur mais d'accompagner la *vision* du spectateur, sur l'écran. La diversité du tableau, c'était l'œil qui le percevait, non point l'oreille. Mêmes remarques, pour le disque des « Bruits d'avions ». Le disque de bruit conçu pour le seul plaisir de l'oreille n'était pas encore réalisé.

Il le fut — et le hasard, je gagerais, fut pour beaucoup dans cette réussite — sur les pelouses de Fulham (1). Il le fut surtout en 1917, lorsque la *Compagnie Française du Gramophone* édita un disque, depuis lors disparu de son catalogue, où étaient reproduits les bruits d'un embarquement de troupes américaines pour la France. Tout y était : martèlement du pas cadencé, bref, appels de la sirène, ordres, lazzi, halètement des machines, cris d'adieux,

(1) Je crois que ces disques ne sont pas vendus en France.

hourras, et le chœur des Sammies chantant *Over there...* en regardant décroître au fond de la baie le *Wolworth-Building* et la statue de la Liberté... C'était un disque selon le vieux procédé, et il nous paraîtrait peut-être nasillard et peu « stéréophonique ». Mais tel, il nous ouvrait des perspectives sonores infinies !

Des gens informés, à qui je faisais part de mon émerveillement rétrospectif, me dirent, d'un air entendu :

— De tels enregistrements étaient à peu près impossibles à exécuter avec le procédé acoustique. Seul le microphone permet ces reportages sonores. Votre disque, nous le parierions, a été exécuté « de chic », en studio, avec des figurants.

Je le veux bien. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Simplement que l'art, la composition sont intervenus pour hiérarchiser les éléments du réel. Bien loin de me gêner, cet argument m'excite. Je ne réclame pas des photographies sonores. Je veux des tableaux, des objets d'art, des compositions où l'on sente la main et la volonté d'un créateur.

La photographie sonore, le cinéma parlant est en train de nous la donner. Les actualités de la *Fox*, de la *Movietone* nous apportent dans les salles obscures les instantanés de la rue. Intéressants à écouter pendant que se déroule, en synchronisation parfaite, le tableau qu'ils soutiennent et étoffent, je crains fort qu'ils soient inécoutables, réduits à eux-mêmes et séparés de leurs images.

Et pourtant, là encore, le hasard peut rendre de grands services à l'art. Il est certain que les éclats de cuivre captés à l'Arc-de-Triomphe par les microphones, le matin du 11 novembre, alors que défilait devant le Tombeau la musique d'un régiment de ligne et que les échos renvoyaient au micro les fanfares d'un escadron de cavalerie, superposant les deux bruits, en « surimpression » pourrait-on dire, il est certain que cette partie d'enregistrement, si elle était coulée dans l'ébonite nous apporterait une atmosphère de fête militaire, de carroussel, absolument inouïe.

Peut-on le faire ? Et le veut-on ? C'est aux ingénieurs de répondre.



Le disque de bruit prend au théâtre une place de plus en plus prépondérante.

C'est, je crois bien, le théâtre des Nouveautés en présentant il y a quelques années *Chouchou, poids plume*, qui le premierregistra sur un disque, pour les rendre perceptibles aux spectateurs, les rumeurs d'une soirée de boxe au cirque de Paris. L'effet de cette nouveauté fut, il m'en souvient, fort grand.

Depuis, on a fait mieux.

J'ai eu l'honneur de mettre en rapport Louis Juvet, directeur de la Comédie des Champs-Élysées, et Jean Bérard, le jeune et audacieux directeur commercial de *Columbia* en France. Je me souviens avec quelle avidité Juvet, féru de théâtre jusqu'aux moelles, se renseignait sur les possibilités du disque. Les premiers pick-up arrivaient à Paris. Leur audition bouleversait les amis du phono. Juvet tournait autour de cette mécanique étonnante avec des yeux luisants et admiratifs. Il voyait immédiatement le parti que la scène allait tirer de ces amplificateurs magiques.

Fixer, une fois pour toute, l'atmosphère sonore d'une pièce ! S'en remettre de son exécution à une machine précise, obéissante, qui vous délivre des hasards, des accidents, du machiniste qui oublie de siffler à temps, du soliste trompette qui a bu un coup de trop et qui cancanne comme toute une basse-cour dans le pavillon de son appareil.

Et nous nous souvenions ensemble de certains soirs de New-York ou, dans la coulisse du Vieux-Colombier, pour matérialiser à l'oreille du spectateur les bruits d'usine qu'on entend au premier acte des *Mauvais Bergers*, de Mirbeau, nous étions une demi-douzaine de braves gens à nous escrimer sur des portes, des planches, des tiroirs, des tringles de fer, des

bouteilles d'air comprimé... le tout pour un résultat problématique, certains soirs excellent, d'autres fois affreux.

Tout de suite, Jouvét voulut passer aux réalisations :

— Ne pourrait-on pas, disait-il, envisager la confection de disques consacrés aux « bruits de théâtre ». Tous ces bruits de cantonade dont la réalisation est précaire, la réussite hasardeuse : arrivée de voitures, galopades, sirènes, usines, paquebot, fanfares, appels, foules, autos, bruits du ressac sur la grève, de la mer contre un bateau, d'un jet d'eau sur une pelouse ; oiseaux dans la nuit, abois lointains des chiens dans la campagne ; trains qui passent à différents plans d'éloignement : que sais-je !

Hélas ! Louis Jouvét est un des hommes les plus occupés de Paris. Bérard n'est pas non plus un garçon qui a des loisirs. Le projet resta projet.

Seulement, tous les spectateurs qui applaudirent l'émouvant *Siegfried* de Jean Giraudoux se rappellent des bruits singulièrement évocateurs et précis qu'on entendait à la cantonade : Foules révolutionnaires, hymne allemand, fanfares militaires, et ce piano lointain qui jouait la valse de Brahms, le *Rêve d'amour*, et le *Printemps* mendelsshonnien, et qui semblait être l'âme musicale de la vieille Allemagne errant doucement entre les héros du drame... Tout cela fut réalisé par le phono.

Il a fait mieux depuis, ce chercheur obstiné de Jouvét ! Dans l'adorable *Amphitryon* du même Giraudoux, on entend, toujours à la cantonade, le chœur des vierges de Thèbes qui, devant les prêtres alourdis par l'âge et la majesté, montent acclamer Alcène, favorisée de l'amour du Roi des Dieux.

Ce chœur est mêlé à une vaste palpitation rythmique, qui est comme un chant et qui n'est pas un chant, une musique et qui n'est pas une musique, un frémissement de foule et qui n'est pas la foule et ses grossières ardeurs. C'est tout ensemble inexprimable et ravissant.

Comment est-ce fait ? C'est la question que posent tous les initiés. Je crois le savoir : Jouvét obtient ce bruit en faisant tourner deux appareils. L'un chante une sardane catalane pleine de feu et de pureté. L'autre...

Là intervient l'ingéniosité ! L'autre, grâce à un moteur auxiliaire ingénieusement disposé fait tourner à l'envers un disque de chœur. A l'envers ! Là est la rouerie. L'aiguille fouillant, du centre au bord, une pastille mélodique, en délivre des accords jamais entendus encore. Sans affirmer, comme le fameux tailleur, que l'envers vaut l'endroit, le sillon pris à «rebrousse-son» garde un rythme et produit des accents infiniment curieux à entendre. Souvenez-vous de la surprise que vous éprouvâtes à voir les premiers films projetés à reculons. Pour la première fois depuis le début du monde, l'homme se voyait vivre à rebours et remonter le cours du temps. Une surprise analogue attend les curieux qui feront faire marche arrière à leur phono.

Et la réussite des bruits d'*Amphitryon* fait absoudre Jouvét de son péché d'audace.



Et voici une dernière collaboration du phono et de la scène. C'est à l'*Atelier* de Charles Dullin, qu'on l'observe.

Dullin, metteur en scène étonnant, avait à matérialiser un cauchemar dans la pièce d'un jeune auteur : Raymond Rouleau. Le héros de l'*Admirable Visite* (c'est le titre de la pièce) s'endort sur un divan et fait un rêve. Ce rêve nous le voyons et nous l'entendons.

Les personnages principaux sont le rêveur lui-même et son domestique nègre. Nous les voyons agir dans la lumière fausse des cauchemars. Mais leur face demeure immobile, leurs lèvres closes. Et leur dialogue, (préalablement enregistré) nous l'entendons, proféré par un phono. Il y a là une minute très curieuse, un effet très spécial. On reconnaît les voix, mais

il n'est pas jusqu'à la déformation légère apportée par l'enregistrement qui ne contribue à donner à l'ensemble une allure fantomale. Par la suite, le rêve continue au phonographe et sur la scène. Le dormeur se voit précipité d'un train en marche. Il s'embarque sur un navire en proie à la tempête, et les hululements du vent, les cris, les appels de l'équipage, mêlés à la divagation onirique font de cet enregistrement une des pages les plus curieuses qu'on ait jamais coulées dans la cire.

Il serait souhaitable que la maison Pathé qui a enregistré ces disques les mette à la disposition des amateurs. Qui sait si leur nombre ne surprendrait pas heureusement les services commerciaux de cette maison.

Voici donc une réussite de plus à l'actif de ceux qu'on a nommé avec un dédain un peu hâtif : les bruiteurs. Que survienne l'avènement de celui que depuis des années j'appelle et j'annonce : le poète auditif, qui sera au disque ce que les poètes visuels furent à l'écran, et l'on verra... pardon ! et l'on entendra merveille !

PIERRE SCIZE.

Langage des fleurs, langage des disques

Il m'arrivait, lorsque j'avais quatorze ans, tant était fort mon désir d'apprendre, de lire des heures durant le grand dictionnaire Larousse. J'éprouvais, à cette lecture, un intense plaisir. Et déjà ma curiosité de toutes choses était si vive que je pouvais passer, en suivant, d'un article à un autre, comme par exemple de « Dugazon (Jean-Baptiste-Henri), célèbre comédien français, né à Marseille, m. à Sandillon (Loiret) 1746-1809 »... à « Duge (je) ou Dugy (ji), n. m. Vase à boire cylindrique ou en forme de baril, muni d'un couvercle et dont on se servait au moyen-âge, etc... », sans étonnement aucun, et comme si j'y entrevoyais une espèce de lien secret et de profonde continuité.

Je ne cacherais pas cependant que je considérais avec un grand intérêt et de préférence à autre chose les belles pages, ou encore mieux, les doubles pages en couleur, des costumes à travers les âges, des drapeaux des différents pays (bien changés depuis), des fleurs...

La page des fleurs me plaisait infiniment. Et bien que je les aimasse beaucoup pour elles-mêmes, c'est surtout la signification qu'on leur attribuait sur une grande feuille divisée en colonnes, qui me touchait le plus.

Vous n'êtes pas sans savoir en effet que : « Ancolie » a pour signification emblématique « folie, tristesse » et pour langage « vous me jetez dans un grand trouble » ; « Glaïeul » pour signification « rendez-vous » et que, placé au centre d'un bouquet, il indique par le nombre de fleurs l'heure d'un rendez-vous ; que « Yucca » veut dire « ardeur secrète » et que son langage est : « je brûle sans que vous le sachiez »... et ainsi de suite.

Or, j'étais en ce temps fort sentimental et une scène d'amour dans un roman, une pièce de théâtre pouvaient me tirer de beaux soupirs, voire des larmes. Je composais donc des bouquets imaginaires et je les envoyais à d'exquises femmes qui n'existaient que dans mes rêves, mais je me disais bien que viendra le jour où je pourrai faire composer de vrais bouquets pour des femmes